

# Keitelman Gallery

**INDEPENDENTLY**

**21.04 -01.07.2017**

**Opening 21.04.2017 From 12 to 9pm**

**Thursday – Saturday 12pm to 6pm**

**Contact : Valérie Palacios-Keitelman +32 477 775 361**

Pour son exposition de printemps, la Keitelman Gallery met à l'honneur trois de ses artistes : Gal Weinstein (qui représente Israël à la Biennale de Venise cette année), mounir fatmi et Gabriele Di Matteo. Afin de dresser un portrait général de ses activités, notamment sur le second marché, elle donne également à voir des pièces de Thomas Struth et de Frank Stella.

**Gal Weinstein** développe une oeuvre qui engage une intrigante et significative recherche technique. Il réalise en effet ses images, non pas avec des moyens traditionnels comme la peinture à l'huile, la gouache, ou le collage de papiers colorés mais bien avec des matériaux inattendus tels que la laine de verre, la laine de polyester, le polystyrène expansé ou encore le café.

De façon virtuose, il utilise ces matériaux pour créer des images et des objets d'un surprenant réalisme qui, tout en faisant montre de mimétisme et d'une certaine évanescence aérienne, soulignent leur dimension physique, concrète, voire prosaïque.

Les sujets de ses pièces sont souvent concernés par la question du rapport entre le macroscopique et le gigantesque. C'est un questionnement optique mais aussi métaphysique, voire politique. Par exemple, des oeuvres parlent de notre perception de la géographie: vu d'un avion, les séparations entre les pays, toutes humaines et assez peu naturelles finalement, peuvent apparaître bien futiles.

**mounir fatmi** s'intéresse aux questions politiques du présent de façon plus immédiate dans son travail, non sans pointer les nuances que cela suggèrent, les ambiguïtés qu'elles portent. Un de ses thèmes clés a trait à la mixité des cultures : une rencontre qui, tel qu'on l'observe dans l'actualité, semble régulièrement marquée par un certain degré de violence. Pour autant, cette rencontre n'opère pas à sens unique : des témoignages d'empathie, de métissage sont là pour le prouver. Ainsi est-ce plutôt une relation, une rencontre d'amour/haine, où des forces antagonistes sont à l'oeuvre, où s'expriment des paradoxes. Les quelques pièces présentées ici évoquent ces multiples dimensions.

Une oeuvre est par exemple faite de câbles d'électricien, patiemment assemblés pour former le motif du chiffre zéro. Cette oeuvre renvoie tout autant à la peinture abstraite occidentale (le carré blanc de Malévitch, degré zéro de la peinture), qu'à l'origine arabe des mathématiques, non sans évoquer l'informatique (faite d'une combinaison

# Keitelman Gallery

de zéros et de uns) et les cours de la Bourse. Enfin, on peut aussi y deviner la procession des pèlerins, tournant autour de la Mecque.

**Gabriele Di Matteo** nous emmène quant à lui dans le monde du faux-semblant, manière de méditer sur le caractère médiatique et artificiel de notre temps. Des peintures de sa fabuleuse série consacrée à Jackson Pollock sont montrées dans l'exposition. Prenant au mot l'étrange confusion qui s'installe souvent au fil de l'histoire de l'art entre une œuvre d'art et la biographie, tant et plus romancée, de son auteur, Gabriele Di Matteo réalise une exposition de tableaux qui représente Jackson Pollock à différents moments de son existence. Se basant sur des photos d'époque pour réaliser ses peintures, il efface intentionnellement toute présence de l'œuvre même de Pollock. Là où sur telle ou telle photographie on entraperçoit un tableau de Pollock, il disparaît dans la reprise picturale de Di Matteo, pour ne laisser qu'un vide métaphysique.

Pour la période moderne, Pollock est célébré comme *Le* peintre américain et son existence mouvementée de même que son décès précoce ont fait beaucoup pour renforcer son image de génie fugace, terrassé par les forces sublimes de l'art qu'il aura tenté de s'approprier. Il incarne, au même titre qu'un Van Gogh, la figure réactualisée de l'artiste romantique. Ce qui retient également l'attention de Di Matteo est le fait que, dès les années cinquante, Pollock est aux prises avec un marché de l'art qui se durcit et se professionnalise (les prémisses de ce qu'il est devenu aujourd'hui). Et la question que pose Di Matteo est aussi de savoir en quoi le marché de l'art a pu contribuer à la déchéance de Pollock, du fait du succès et de la spéculation dont il fit l'objet de son vivant.